

# Krystyna Modrzejewska

---

## Nathalie Sarraute au croisement des cultures

---

Acta Universitatis Lodzianis. Folia Litteraria Romanica 9, 127-134

---

2014

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

*Krystyna Modrzejewska*  
Université d'Opole

## NATHALIE SARRAUTE AU CROISEMENT DES CULTURES

“Nathalie Sarraute at the crossing of cultures”

**SUMMARY** – Nathalie Sarraute (1900-1999) was born in Russia but she lived in France. She was a writer, a woman of immense erudition, and a polyglot whose works show the experience of a tragic ‘Me’ fighting against ‘the Other’. The consequences of the childhood spent abroad, far from her grandparents whom she loved very much; the holidays spent in Russia; her expectation of the promised meeting with her mother; her being defenceless against her stepmother; finally, the awareness that her strange surroundings was a threat: all these factors made her censor her own words and understand the importance of contact with the Other. This painful experience of childhood and living at the crossing of cultures, became a very rich and interesting literary substance expressed through so-called *tropisms*. From her first work to the last one, the author’s most important aim is to deal with the mechanisms that generate concrete statements, like pre-dialogue or under-conversation; she is interested with all kinds of reflective activity caused by the fear of an unwanted reaction to what we say.

**KEYWORDS** – Nathalie Sarraute, tropisms, biography, otherness, words

„Nathalie Sarraute na skrzyżowaniu kultur”

**STRESZCZENIE** – Nathalie Sarraute (1900-1999) urodziła się w Rosji, lecz mieszkała we Francji. Była pisarką, kobietą o ogromnej erudycji i poliglotką, której dzieła ukazują doświadczenia tragicznego „Ja”, walczącego przeciwko „Innemu”. Dzieciństwo spędzone za granicą, z dala od ukochanych dziadków, wakacje w Rosji, nadzieja na obiecane spotkanie z matką, bycie bezsilną wobec macochy, wreszcie świadomość, że jej obce otoczenie jest zagrożeniem – wszystkie te czynniki sprawiły, że stała się własnym cenzorem i zrozumiała, jak istotny jest kontakt z „Innym”. Bolesne doświadczenia z dzieciństwa i życie na skrzyżowaniu kultur stały się bardzo bogatą i interesującą materią literacką, wyrażoną w tzw. *tropizmach*. Od pierwszego do ostatniego dzieła nadrzędny cel autorki to analiza mechanizmów generujących konkretne stwierdzenia, tego, co niewypowiedziane. Sarraute interesuje też wszelka aktywność refleksyjna, spowodowana lękiem przed niechcianą reakcją na to, co mówimy.

**SŁOWA KLUCZOWE** – Nathalie Sarraute, tropizmy, biografia, inność, słowa

Nathalie Sarraute (1900-1999), très fragile, très sensible, se préoccupe de mettre en écriture la tragédie du Je livré à l’Autre. Son œuvre reflète son expérience de l’exil, l’expérience intime de son enfance et cette conscience qu’il fallait tout faire pour que l’hospitalité ne se transforme pas en hostilité. Son œuvre dévoile la difficulté de rendre compte de la parole ouverte dans son rapport au pouvoir de la parole. Elle repousse inlassablement les traditions, les dogmes, les certitudes, tout ce qui, voilant l’angoisse humaine, trahirait la vie et

par conséquent l'œuvre d'art. Son œuvre, d'une finesse rare, est de la poésie, de la poésie romanesque, de la poésie du discours. Il serait intéressant d'y dévoiler et d'interpréter ce qu'elle ne veut ou ne peut pas dire, le non-dit, l'interdit, le passé sous silence, l'enclavé. Voici son style, défini par Jean-Paul Sartre dans la préface au *Portrait d'un inconnu* :

Trébuchant, tâtonnant, si honnête, si plein de repentir, qui approche de l'objet avec des précautions pieuses, s'en écarte soudain par une sorte de pudeur ou par limpidité devant la complexité des choses, et qui, en fin de compte, nous livre brusquement le monstre tout baveux, mais presque sans y toucher, par la vertu magique d'une image<sup>1</sup>.

Nathalie Sarraute est née sous le nom de Natalya Tcherniak à Ivanovo, près de Moscou, dans une famille de la bourgeoisie juive, aisée et cultivée. Après le divorce de ses parents, la jeune Nathalie quitte la Russie pour un temps et vient à Paris avec sa mère. Elles habitent dans le cinquième arrondissement. Elle va à l'école maternelle de la rue des Feuillantines. Chaque année, elle passe les vacances avec son père, soit en Russie, soit en Suisse. Partagée entre ses parents, entre la France et la Russie, à partir de 1909 elle vit à Paris, avec son père remarié. Sa mère, aussi remariée, retournera définitivement en Russie. L'éducation cosmopolite de Nathalie comprend le français à l'école, le russe à la maison, des études d'anglais et d'histoire à Oxford, de sociologie à Berlin, et de droit à Paris. Elle devient avocate, inscrite au barreau de Paris, et exercera ce métier de 1925 à 1941. Elle entame également une carrière de juriste internationale. En 1925, elle épouse Raymond Sarraute, avocat, comme elle. Ils ont trois filles. En 1941, Sarraute est radiée par deux fois du barreau, suite aux lois antijuives, et se consacre alors à la littérature. L'œuvre de Nathalie Sarraute a été traduite en plus de trente langues. Elle est un des rares écrivains à avoir publié de son vivant dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (*Œuvres complètes*, 1996).

En 1983, Sarraute publie *Enfance*, qui fait revivre le monde disparu des émigrés russes à Paris au début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans ce recueil de scènes isolées, l'auteure s'efforce de retrouver ce qui constitue sa personnalité, s'attachant en particulier à reconstituer ses premières rencontres avec les mots, le plaisir de la lecture et l'activité introspective de l'écriture. Écriture à deux voix, ce texte se présente sous la forme d'un dialogue entre l'écrivain et son double, qui soumet l'entreprise autobiographique à un contrôle à la fois constant et rigoureux.

La narratrice tente de saisir dans l'instant banal d'un jeu, d'une amitié, d'une émotion, la substance d'une enfance peu commune, déchirée entre la France et la Russie, entre deux langues, deux familles, quand sa mère a choisi, après le divorce, de laisser l'enfant à son père et sa seconde femme Véra. Nathalie trouve refuge dans l'étude à l'école communale. Elle y découvre le pouvoir des

---

<sup>1</sup> J.-P. Sartre, Préface au *Portrait d'un inconnu*, in : N. Sarraute, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1996, p. 37.

mots pour conjurer la solitude, le désespoir devant l'instabilité des sentiments inexprimés.

Les problèmes de Nathalie et son expérience, toujours douloureuse, se manifestent dans la transparence de chaque page de *Enfance*. Les paroles l'obsèdent. Il n'est pas difficile de deviner la cause de cette obsession. On la voit dans la recherche de la mère. La mère l'a exposée aux menaces du pays étranger, à son hostilité. La mère ne l'a pas protégée. On sent la douleur de l'enfant, une enfant sensible et responsable, on sent son inquiétude, son angoisse :

Oui, je te le promets, maman, sois tranquille, ne t'inquiète pas, tu peux compter sur moi... Oui, elle peut en être certaine, je la remplacerai auprès de moi-même, elle ne me quittera pas, ce sera comme si elle était toujours là pour me préserver des dangers que les autres ici ne connaissent pas [...]. Elle seule peut savoir ce qui me convient, elle seule peut distinguer ce qui est bon pour moi de ce qui est mauvais<sup>2</sup>.

La cruauté de l'expression, elle l'a connue dans la réaction de sa mère à la phrase « maman a la peau d'un singe »<sup>3</sup>. Sarraute avoue : « Je crois que j'ai jamais été plus seule avant cela, ni même après. Aucune aide à n'attendre de personne... Livrée sans défense aux idées »<sup>4</sup>. Elle va commenter l'expression de la mère, essayer de l'excuser en constatant qu'il est probable que sa mère se soit mal exprimée.

Aussi douloureuse était la trahison de la mère qui a reproché à son époux de ne pas bien s'occuper de leur fille. Déçue, Nathalie a compris que l'union avec sa mère était condamnée :

Je suis atterrée, accablée sous le coup d'une pareille trahison. Je n'ai donc plus personne au monde à qui me plaindre. Maman ne songe même pas à venir me délivrer, ce qu'elle veut c'est que je reste ici, en me sentant moins malheureuse. Jamais plus je ne pourrai me confier à elle. Jamais plus je ne pourrai me confier à personne<sup>5</sup>.

Dans cette enfance pleine de soucis, il y a toutefois des moments heureux, ceux passés en famille en Russie, de Kamieniec Podolski (Kamenetz-Podolsk) :

Nous y passerons l'été chez mon oncle Gricha Chatounovski, celui des frères de maman qui est avocat.[...] Et comment ne pas s'enorgueillir d'avoir eu des parents qui ont pris soin de fabriquer pour vous, de vous préparer de ces souvenirs en tout point conformes aux modèles appréciés, les mieux cotés ?<sup>6</sup>

<sup>2</sup> N. Sarraute, *Enfance*, Paris, Gallimard, 2003, p. 16.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 31.

L'image de l'enfance heureuse réside dans les souvenirs d'un lieu magique :

Nom Ivanovo... [l'image] d'une longue maison de bois à la façade percée de nombreuses fenêtres [...]. Aucune maison au monde ne m'a jamais paru plus belle que cette maison. Une vraie maison de conte de Noël... et qui de plus en plus est ma maison natale<sup>7</sup>.

Elle évoque les cérémonies, le jardin, ses cousins Lola et Petia, les enfants des voisins, la couronne de pâquerettes tressée par *niania*, la procession qu'elle conduit portant en terre une grosse graine noire et plate de pastèque. Ses souvenirs de Russie apparaissent dans son autobiographie chargés d'émotion, d'affection, d'étonnement et de plaisir. Et pourtant quelque chose les empêche de figurer parmi les plus beaux souvenirs d'enfance, comme y avait droit la maison de son oncle. Sarraute le sait très bien : « C'est l'absence de ma mère. Jamais elle n'y apparaît un seul instant »<sup>8</sup>.

L'enfant fragile reste livrée à une réaction traumatisante et écrasante de sa nouvelle mère, que l'auteur décrit dans *Enfance* :

« Ce n'est pas ta maison »... On a peine à le croire, et pourtant c'est ce qu'un jour Véra m'a dit. Quand je lui ai demandé si nous allions bientôt rentrer à la maison, elle m'a dit : « Ce n'est pas ta maison ». [...] – Il faudrait pour retrouver ce qui a pu faire surgir d'elle ces paroles réentendre au moins leur intonation... sentir passer sur soi les fluides qu'elles dégagent... [...] Il est probable qu'elles ont par leur puissance tout écrasé...<sup>9</sup>

Il est difficile de s'imaginer le choc subi par la jeune fille. La puissance écrasante de ces paroles hostiles, le verdict de l'exclusion totale, irrévocable, lui fermaient le monde. Aucune chance, aucune entrée ; et en plus ces paroles si puissantes imposaient la solitude et l'incompréhension. La cruauté des adultes et l'impuissance de l'enfant s'y manifestent très fort.

La mère c'est aussi la communication en langue maternelle, la langue dans laquelle chacun fait l'apprentissage de l'autorité, le plus souvent de l'autorité parentale. Elle est la langue dans laquelle la loi se fait connaître et exige d'être respectée. Langue qui commande qu'on obéisse, langue qui menace, qui punit. Double autorité, en réalité, par la langue et dans la langue, puisque ses règles, l'orthographe, la correction grammaticale, font aussi l'objet d'un apprentissage, qui, comme chacun a pu en faire l'expérience, à l'école ou ailleurs, n'est pas exempt de menaces et de sanctions. La langue, comme le rappelle Derrida dans *Le Monolinguisme de l'autre*, est à la fois le support de la loi et l'objet d'une loi, sinon cette loi qui m'est imposée à la maison, à l'école, et dont la connaissance ou l'ignorance, le respect ou le mépris conditionnent l'hospitalité de

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 131-132.

la demeure, autant que la vie, et parfois même la survie qui y sont possibles<sup>10</sup>. « Quelles que soient les formes de l'exil, dit-il, la langue est ce que l'on garde de soi »<sup>11</sup>. Le philosophe cite Hannah Arendt qui, à la question d'un journaliste : « Pourquoi êtes-vous restée fidèle à la langue allemande malgré le nazisme ? » répondait par ces mots : « Que faire, ce n'est tout de même pas la langue allemande qui est devenue folle ! » et elle ajoutait : « Rien ne peut remplacer la langue maternelle »<sup>12</sup>. La langue c'est ce que nous avons de plus intime et de plus commun, c'est elle qui commande notre rapport à l'autre et au monde, c'est elle qui nous arrache du silence.

Nathalie Sarraute recherche son vécu dans la culture. Elle découvre la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, spécialement Marcel Proust, James Joyce et Virginia Woolf, qui bouleversent sa conception du roman. En 1932, elle écrit les premiers textes de ce qui deviendra *Tropismes*, publié seulement en 1939, où elle analyse les réactions physiques spontanées, imperceptibles, éphémères à une stimulation :

mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de la conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir<sup>13</sup>.

Le terme « tropisme », emprunté au langage scientifique, désigne l'orientation des plantes en fonction de leur milieu. Chez Sarraute, qui a pris ce mot pour le titre de sa première publication, le vocable en question renvoie à des mouvements intérieurs presque insensibles dus à des causes extérieures : phrases stéréotypées, conventions sociales. L'apparente trivialité de ces pratiques langagières cache cependant des relations humaines complexes et des sentiments forts, parfois violents. L'auteure les décrit comme des impulsions causées par la présence de l'autre ou par ses paroles. Ces mouvements, elle les compare aux vagues et aux remous des cours d'eau envisagés par le cartographe qui étudie une région en la survolant : il ne reproduit que les grandes lignes immobiles que dessinent ces mouvements. Transposés à l'interprétation de Sarraute, les points où ces lignes se joignent, se croisent ou se séparent, manifestent la jalousie, le snobisme, la crainte, la modestie, etc.<sup>14</sup>

En 1956, elle publie *L'Ère du soupçon* pour devenir à la fois théoricienne et, à côté d'Alain Robbe-Grillet, Michel Butor ou Claude Simon, figure de proue du nouveau roman. Selon l'auteure, les mouvements de l'âme analysés dans

<sup>10</sup> Cité d'après M. Crépon, *Langues sans demeure*, Paris, Galilée, 2005, p. 23.

<sup>11</sup> A. Dufourmantelle, *Anne Dufourmantelle invite J. Derrida à répondre. De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 78.

<sup>12</sup> J. Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée 1996, p. 103.

<sup>13</sup> N. Sarraute, Préface à *L'Ère du soupçon*, Paris, Gallimard, 1956, p. 8.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 116.

*Tropismes* se retrouvent déjà, à des degrés d'intensité divers, avec des variantes infinies, chez tous les personnages de Dostoïevski :

Ce sont chez lui [...] les mêmes bonds furtifs, les mêmes passes savantes, les mêmes feintes, [...] les mêmes tentatives de rapprochement, les mêmes extraordinaires pressentiments, les mêmes provocations, le même jeu subtil, mystérieux, où la haine se mêle à la tendresse, la révolte et la fureur à la docilité d'enfant, l'abjection à la plus authentique fierté, la ruse à l'ingénuité, l'extrême délicatesse à l'extrême grossièreté, la familiarité à la déférence ; il fuit quand on le cherche, il s'installe quand on le chasse, il essaie d'attendrir et aussitôt il mord, il pleure et révèle son amour, il se dévoue, se sacrifie, et se penche quelques instants après, le rasoir à la main, pour tuer ; il parle le même langage doucereux, un peu moqueur et obséquieux, semé de diminutifs rampants et agressifs, de mots prolongés servilement par les suffixes sifflants qui, dans la langue russe du temps, marquaient une sorte de déférence âcre et sucrée, et, par moments, il se redresse gravement de toute sa taille d'homme, il domine, gratifie, pardonne généreusement, écrase<sup>15</sup>.

Ces tropismes caractérisent les personnages de Dostoïevski, dévoilant qu'ils sont taillés dans l'orgueil et l'humilité. Nathalie Sarraute y décèle un grand besoin de contact, la recherche de la voie vers autrui ; ce besoin continu et presque maniaque de contact, d'une impossible et apaisante étreinte,

tire tous ces personnages comme un vertige, les incite à tout moment à essayer par n'importe quel moyen de se frayer un chemin jusqu'à autrui, de pénétrer en lui le plus loin possible, de lui faire perdre son inquiétante, son insupportable opacité, et les pousse à s'ouvrir à lui à leur tour, à lui révéler leurs plus secrets replis<sup>16</sup>.

On y découvre cet appel, un appel dramatique à la relation avec autrui car le principe d'inclusion est originaire. Autrui est une nécessité interne. On a besoin de partager, de dialoguer, de comprendre et d'être compris. On a besoin de confronter avec quelqu'un notre monde, notre conscience, notre perception du réel. On rêve d'une relation profonde, de la compréhension immédiate, de l'acceptation, de la sympathie. Le besoin de reconnaissance est inséparable du besoin subjectif d'auto-affirmation. S'il est méconnu, le sujet est blessé, handicapé, il souffre<sup>17</sup>. La solitude devenant l'enfer a une bien longue tradition, depuis, par exemple, les idées formulées par Rousseau et Hegel jusqu'à Todorov et Levinas. Et pourtant le danger peut aussi venir de l'autre car son regard menace l'autonomie de l'individu. Selon Jean-Paul Sartre, « L'enfer, c'est les autres »<sup>18</sup>. Il s'agit de ce cruel regard d'autrui qui nous inquiète et nous paralyse. Le jugement que l'autre porte sur nous, avec toutes les nuances et leurs contradictions, se

<sup>15</sup> N. Sarraute, *L'Ère du soupçon. De Dostoïevski à Kafka*, Paris, Gallimard, 1956, p. 34-35.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>17</sup> E. Morin, *L'Identité humaine*, Paris, Seuil, 2001, p. 70.

<sup>18</sup> J. P. Sartre, *Huis clos*, Paris, Gallimard, 1990, p. 93.

fait alors insupportable. Sarraute dit que l'autre est « la menace, le danger réel et aussi la proie qui développe [notre] vivacité et [notre] souplesse »<sup>19</sup>.

Si l'auteure constate que ce besoin continu d'établir un contact est un trait de caractère primordial du peuple russe, elle arrive à définir ainsi un de ses propres problèmes de la relation avec autrui, surtout quand elle prétend que l'œuvre de Dostoïevski « a contribué à faire de la terre russe la terre d'élection, la véritable terre noire du psychologique »<sup>20</sup>. Sarraute affirme :

de là vient que personne ne peut jamais avoir de la conduite d'autrui cette vision panoramique qui seule permet la rancune ou le blâme ; de là cette curiosité inquiète avec laquelle chacun scrute sans cesse l'âme d'autrui ; de là ces surprenantes divinations, ces pressentiments, cette lucidité, ce don surnaturel de pénétration, qui ne sont pas seulement le privilège de ceux qu'éclaire l'amour chrétien, mais de tous ces personnages louches, de ces parasites au langage sucré et âcre, de ces larves qui fouillent sans cesse et remuent les bas-fonds de l'âme et flairent avec délices la boue nauséabonde<sup>21</sup>.

Et cependant, ces intimes drames intérieurs, cette émanation involontaire de l'esprit, se déclinent dans les résonances, les harmoniques, les frémissements, les significations déposées en eux. Le défoulement, le dévouement, la revendication, la gratitude, sont tous présents dans l'expression, dans ces batailles qui demandent quelqu'un, un partenaire ou un adversaire. L'ironie et la vigilance se conjuguent pour refuser ce miroir qui nous renvoie l'image non de l'homme soumis à ses propres lois, mais celle d'une identité obsédée d'elle-même. Focalisée sur la hantise de l'identité incompatible avec la hantise de la souveraineté, la conscience devrait maîtriser l'idée de la charge de l'expérience vécue.

Son ambition d'écrivain est de révéler le non-dit, le non-avoué, tout l'univers de la « sous-conversation ». Elle veut peindre l'invisible. Elle excelle à détecter les innombrables « petits crimes » que les paroles d'autrui commettent sur nous. Ces paroles sont souvent anodines, mais leur force destructrice se cache sous la carapace des lieux communs et des gentillesse d'usage qui dévoilent et masquent ces menus drames. Il est certain que la finesse, la variété, l'abondance des paroles permettent au lecteur de pressentir derrière elles des mouvements plus nombreux, plus subtils et plus secrets que ceux qu'il peut découvrir sous les actes.

Dans sa création littéraire, les paroles deviennent des personnages :

Elles ont pour elles leur souplesse, leur liberté, la richesse chatoyante de leurs nuances, leur transparence ou leur opacité. Leur flot rapide, abondant, miroitant et mouvant permet aux plus imprudentes d'entre elles de glisser, de se laisser entraîner et de disparaître au plus léger signe de danger<sup>22</sup>.

<sup>19</sup> N. Sarraute, *L'Ère de soupçon*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 40-41.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 102-104.

L'auteure se regarde dans la langue, réfléchit sans cesse sur la langue et aussi, par conséquent, sur les miroirs que dressent devant elle les autres langues. Les points d'intensité ou d'attraction trahissent la profonde impression du pouvoir de la parole et de sa puissance symbolique. Nathalie Sarraute souligne la nature changeante des paroles et leur attribue une certaine autonomie, comme si, une fois articulées, elles commençaient à vivre leur vie. De plus, le domaine dans lequel elles déploient leur potentiel n'est pas celui de la grande politique où l'éloquence joue le rôle que l'on sait ; mais celui de l'existence quotidienne apparemment réglée par les lois, donc protégée contre la violence. Lancées vers l'interlocuteur,

elles enflent, elles explosent, elles provoquent autour d'elles des ondes et des remous qui, à leur tour, montent, affleurent et se déploient au-dehors en paroles. Par ce jeu d'actions et de réactions qu'elles permettent, elles constituent pour le romancier le plus précieux des instruments<sup>23</sup>.

« Le sentiment de la langue »<sup>24</sup> de Nathalie Sarraute – russe, juive, française – domine son œuvre qui illustre la quête toute sa vie durant d'un équilibre entre le besoin de solitude et le besoin d'adhésion d'autrui. Elle recherche sa langue et celle de l'autre, car la langue révèle l'individu dans toute sa nudité et permet d'entrer dans un mouvement de définition identitaire. Les relations interpersonnelles lui ont donné maintes occasions d'observer la puissance de la parole dont les manifestations parfois les plus innocentes étaient susceptibles de provoquer chez l'interlocuteur, dans certaines conditions, des perturbations invisibles mais bien graves. Sa production narrative dévoile le terrain privilégié de ses scrupules, de ses obsessions. Grâce à l'acuité de son observation l'auteure a dénoncé la capacité de la parole en apparence la plus banale à troubler, voire traumatiser celui à qui elle est adressée. Or, à notre avis, cette analyse minutieuse de la langue doit son originalité entre autres aux données biographiques de Sarraute. Le bagage de son enfance tourmentée entre la Russie et la France, une éducation marquée par l'âme slave et l'esprit cartésien, les études à Oxford et à Berlin, le mélange de traditions et d'influences – autant de facteurs qui ont formé la pensée et la sensibilité de l'écrivaine ; et l'on peut affirmer que son œuvre littéraire est précisément un produit de la pluralité des cultures.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 103-104.

<sup>24</sup> La notion de R. Millet, *Le Sentiment de la langue*, Paris, La Table Ronde, 1993.